

Un chroniqueur curieux de Paris et de la promenade: Edmond-Jean-François Barbier et son journal (1718-1763)

Laurent Turcot

Abstract Dans son journal de 1718 à 1763, Edmond-Jean-François Barbier raconte la ville de Paris et ses événements, ordinaires et extraordinaires. Le présent article se propose d'évaluer la manière dont l'avocat Barbier raconte la promenade et de montrer que son récit témoigne d'une transformation dans la manière de concevoir la promenade. Une pratique associée à la royauté et à la noblesse où prime la fonction de distinction sociale devient, au fil du journal de Barbier, une façon de découvrir et connaître sa ville afin de la raconter. Cette dimension permet de voir comment une source dite littéraire peut aider à comprendre la constitution des pratiques sociales, en l'occurrence la promenade et la transformation d'une ville.

Essentiellement utilisés pour les informations factuelles qu'ils livrent, les journaux ou mémoires-journaux, pour reprendre l'expression de Pierre Nora¹, font l'objet d'investigations thématiques visant à saisir la réception de certains types de discours (politiques ou religieux)². A la suite de la mort de Louis XIV, période ressentie par les contemporains comme une cassure historique certaine et un moment particulier de l'histoire, nombre d'individus prennent la plume et rédigent des journaux d'événements pour témoigner de ce qu'ils voient, entendent et perçoivent de leur réalité. Ils notent scrupuleusement ce qui parvient à leur connaissance. Observateur fidèle d'une société en mouvement, le rédacteur impose sa marque sur le récit. Bien qu'il affirme vouloir être le narrateur absent de cette histoire racontée au jour le

Laurent Turcot est professeur régulier au département des Sciences Humaines à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Spécialiste de l'histoire canadienne des XVIIe et XVIIIe siècles, mais également d'histoire européenne du XVIe au XVIIIe siècle, il s'intéresse à l'histoire sociale et l'histoire culturelle, plus particulièrement aux loisirs et aux sports sous l'Ancien Régime, comme les théâtres, les cafés, les cabarets, les vauxhalls, les jeux de paume et les promenades. Il a publié en 2007 un ouvrage tiré de sa thèse de doctorat: *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle*, aux Editions Gallimard et, en 2008, aux Editions du Mercure de France, en collaboration avec Arlette Farge, *Flagrants délits sur les Champs-Élysées: Les dossiers de police du gardien Federici (1777-1791)*.

¹ Pierre Nora, «Les mémoires d'Etat de Comynnes à De Gaulle», dans *Les lieux de mémoire*, dir. Pierre Nora, 3 tomes (Paris, 1984), 1: 373.

² Alain Boureau, Roger Chartier, Marie-Elisabeth Ducreux et Christian Jouhaud, dirs., *Les usages de l'imprimé: XV^e-XIX^e siècle* (Paris, 1987); Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime* (Paris, 1987).

jour, il s'implique, juge, critique et commente. Daniel Roche a raison d'affirmer que les «chroniqueurs [...] réfléchissent plus qu'on ne le pense et traduisent ainsi l'Histoire en désordre, à leur manière»³. D'ailleurs, le seul choix des événements consignés révèle déjà un peu de la personnalité de l'auteur.

Il ne convient pas de définir la nature et la fonction du journal dans le paysage littéraire français, d'autres l'ont fait et le feront mieux que moi⁴. Ce qu'il importe de souligner ici est le contexte de production, les limites et les usages qui en ont été faits par le passé en ce qui concerne l'analyse que je propose. La formule la plus connue pour définir le genre est sans doute celle de «l'auteur [qui] écrit au jour le jour l'histoire en train de se faire, [qui] collecte une multitude de faits: ce qu'il voit, ce qu'il entend dire, les bruits qui se répandent dans la ville»⁵. La forme du journal se définit par l'immédiateté de la transcription d'un récit fragmenté en unités quotidiennes qui ne sont pas nécessairement reliées entre elles. Le rédacteur raconte la vie journalière, son rythme, ses aspects; il répète les mêmes attitudes et activités, il est présent. Le récit d'un moi impliqué, parfois présent par le *je*, mais la plupart du temps par un *on* indéfini, ponctue les informations qu'il consigne.

Comment appeler à témoin des sources narratives pour en faire des mesures sûres et convaincantes d'une histoire sociale de l'espace parisien et, plus généralement, de l'espace urbain? L'histoire urbaine intègre depuis peu des problématiques qui font se répondre structuration et pratique de l'espace. Plusieurs plaident pour une insertion rationnelle et articulée de récits de témoins oculaires, mémoires, journaux ou chroniques qui, certes, n'ont pas la précision et la rigueur des sources officielles, mais livrent un ressenti et une vision personnelle de l'espace. Isabelle Backouche rappelle que «les relations entre l'espace et les hommes forgent des solidarités et participent à la constitution des identités»⁶. Marcel Roncayolo insiste sur la nécessité de considérer

³ Daniel Roche, «Appel à témoin», dans *Les Français vus par eux-mêmes: Le XVIII^e siècle—Anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*, dir. Arnaud de Maurepas et Florent Brayard (Paris, 1996), iv.

⁴ Madeleine Foisil, «L'écriture du for intérieur», dans *De la Renaissance aux Lumières*, tome 3 d'*Histoire de la vie privée*, dir. Roger Chartier (Paris, 1986), 331–70; Jean-Marie Goulemot, «Les pratiques littéraires ou la publicité du privé», dans Chartier, *De la Renaissance aux Lumières*, 359–94; James S. Amelang, *The Flight of Icarus: Artisan Autobiography in Early Modern Europe* (Stanford, CA, 1998); Frédéric Charbonneau, *Les silences de l'histoire: Les mémoires français du XVII^e siècle* (Québec, 2001); Frédéric Briot, *Usage du monde, usage de soi: Enquête sur les mémorialistes d'Ancien Régime* (Paris, 1994).

⁵ Madeleine Foisil, «Au temps de l'archiépiscopat de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, 1746–1781: Le sommet de la crise et la déroute», dans *Le basculement religieux de Paris au XVIII^e siècle: Essai d'histoire politique et religieuse*, dir. Pierre Chaunu, Madeleine Foisil et Françoise de Noirfontaine (Paris, 1998), 253.

⁶ Isabelle Backouche, *La trace du fleuve: La Seine et Paris (1750–1850)* (Paris, 2000), 11.

désormais «la façon dont une population détourne ou contourne les plans et les affectations initiales de l'espace»⁷. Programme dorénavant intégré à la discipline, cette idée sera développée par Bernard Lepetit: «l'espace est l'objet de représentations contrastées, fragments de systèmes de pensée plus vastes»⁸. Jean-Luc Pinol, dans une récente synthèse de l'histoire urbaine, résume ces avancées majeures par le rejet d'un «espace-prétexte» au profit d'une «volonté de développer une conception permettant l'analyse des effets de l'urbain»⁹, bref, de l'influence réciproque des pratiques et de l'espace.

C'est ce type d'histoire que je me propose de faire dans le présent article: offrir un exemple d'utilisation d'une source littéraire pour comprendre, en partie, les transformations de l'espace public. Cependant, ce type de regard posé sur un document littéraire amène nécessairement à réfléchir sur son auteur, sa méthode et sa manière de mettre en mots les informations qui parviennent à sa connaissance. Ainsi, un double regard se construit, l'un porté sur la ville et l'autre sur l'auteur de la source, on ne peut les dissocier. On ne peut prendre à loisir des informations d'un journal d'événements pour les faire entrer dans un cadre interprétatif sans considérer les transformations qui s'opèrent dans l'écriture de l'auteur par rapport à un événement ou des événements. Dans le présent cas, celui d'Edmond-Jean-François Barbier, il convient de montrer que l'auteur, par les récits de promenade qu'il réalise, devient à son tour promeneur, mais un promeneur pour qui la curiosité pousse à arpenter la ville à la recherche d'informations pour son journal. Cette problématique éclaire une question que j'ai laissée en suspens dans *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle*¹⁰, notamment celle de comment on aborde et traite des sources narratives pour faire de l'histoire urbaine. Je me propose d'entrer plus en détail dans la construction d'un savoir historique et historique par l'étude d'une source littéraire pour éclairer une histoire de la ville.

Le regard que portent les chroniqueurs et les journalistes parisiens sur leur ville se transforme au XVIIIe siècle. Edmond-Jean-François Barbier rédige son journal de 1718 à 1763¹¹. Son style est inspiré par ses prédécesseurs, il couche sur le papier la vie politique, sociale et culturelle de la capitale. Les actes de la personne royale et ses multiples péripéties constituent le cœur des informations contenues. D'autres

⁷ Marcel Roncayolo, *Lectures de villes, formes et temps* (Marseille, 2002), 7.

⁸ Bernard Lepetit, *Les villes dans la France moderne (1740–1840)* (Paris, 1988), 15.

⁹ Jean-Luc Pinol, «Introduction générale», dans *De l'Antiquité au XVIIIe siècle*, tome 1 d'*Histoire de l'Europe urbaine* (Paris, 2003), 11.

¹⁰ Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle* (Paris, 2007).

¹¹ Edmond-Jean-François Barbier, *Chronique de la Régence et du Règne de Louis XV (1718–1763), ou Journal de Barbier*, 8 tomes (Paris, 1857).

informations associés à l'ordinaire parisien ponctuent le récit: le prix des denrées, la température, les accidents, les arrestations et ainsi de suite. Ces «événements» donnent la mesure du temps qui passe, des événements quotidiens et de la perception des contemporains de la vie parisienne. Il y a aussi la promenade, souvent celle du roi et de la noblesse. Barbier est, en cela, représentant des journalistes et chroniqueurs qui conçoivent la promenade comme une pratique ritualisée et éloignée de la population parisienne. Pourtant, son style change au fil du *Journal*. Barbier aborde des aspects de plus en plus divers de la vie parisienne, décrivant les mœurs, les comportements et les attitudes de ses contemporains. A travers son récit se lisent ses propres expériences de la ville, au nombre desquelles la déambulation.

Des influences

Avant d'étudier la manière dont la promenade est traitée chez Barbier, il importe de dresser un rapide panorama des journalistes qui définissent l'approche et le style, afin de situer cet auteur dans le siècle. De la fin du XVIe au début du XVIIIe siècle, la promenade est évoquée par ces journalistes dans le cadre ritualisé.

Pierre de l'Estoile (1546–1611) a établi le genre du journal moderne. Son activité politique et religieuse ne lui fait pas perdre de vue le quotidien parisien, qu'il rapporte par une «recherche systématique du trait curieux»¹². Sont indiqués la hausse des prix du pain, les crimes, l'acquisition d'un livre, la mort d'une connaissance, les processions et ainsi de suite. Le 23 février 1607: «ce jour, finist la Foire [Saint-Germain], que le Roy avoit prolongée de trois semaines, pour s'y promener et passer le temps»¹³. En 1610: «le jour de quaresme prenant de cette année fust fort froid, car il geloit et fist geler toutes les réjouissances, folies, mourmons et masques de quaresme prenant si qu'on disoit qu'on n'avoit jamais veu à Paris, en ung tel jour le peuple si sage et retiré qu'il estoit»¹⁴. L'attention que porte Pierre de l'Estoile à la vie ordinaire, au quotidien et au monde qui l'entoure offre une mise en perspective de l'espace parisien au début du XVIIe siècle. Le rédacteur s'impose toujours une certaine distance vis-à-vis ce qu'il décrit,

¹² Roger Tinquet, «La méthode de travail de Pierre de l'Estoile», *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance* 17 (1955): 289.

¹³ Pierre de l'Estoile, *Journal de Henry IV*, tome 8 de *Mémoires-Journaux, 1574–1611* (Paris, 1982), 277. Voir également *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier, 1515–1536*, présenté par Ludovic Lalanne (Paris, 1854); Nicolas Versoris, *Livre de raison de Maître Nicolas Versoris, avocat du Parlement de Paris, 1519–1530, publié par G. Fagniez* (Paris, 1885); et Pierre de Paschal, *Journal de ce qui s'est passé en France durant l'année 1562, principalement dans Paris et à la cour, publié par Michel François et Pierre Champion* (Paris, 1950).

¹⁴ Emmanuel de Croÿ, *Journal inédit du duc de Croÿ, 1718–1784*, tome 1 (Paris, 1906), 149.

surtout dans le cadre de la vie de la population parisienne. Bien qu'il ne l'affirme pas directement, il est possible que Barbier ait consulté le journal de Pierre de l'Estoile, publié à de nombreuses reprises entre la fin du XVII^e et le XVIII^e siècle.

Un autre représentant, œuvrant dans les mêmes années que Barbier, est le duc Emmanuel de Croÿ (1714–84)¹⁵. Il passe à Paris beaucoup de temps, il rapporte ce qu'il fait et décrit ce qui s'y passe. De mai à août 1763, il passe huit fois aux boulevards, dont la première: «le 10 mai, je fis, pour la première fois, la belle promenade du nouveau et charmant boulevard, dans la belle voiture en diligence que ma mère venait de me donner, par un temps de printemps admirable, et j'allai voir travailler à la chaussée, qu'on achevait, du pavé d'Orléans à celui de Fontainebleau»¹⁶. Le 8 juillet: «nous arrê tâmes sur les fameux boulevards, au grand café où il y a tant de monde, le soir. Mais, n'y ayant personne alors, nous nous donnâmes le plaisir de l'examiner et d'y prendre des glaces que j'avais fait préparer, de goûter ce qu'il y avait de mieux, et de donner un grand déjeuner à tous nos gens, car nous y étions avec les voitures et les deux chevaux de selle»¹⁷.

Le duc de Croÿ aime à se complaire dans les promenades, l'usage qu'il en fait confirme l'ascendant ritualisé de la pratique. En août 1763 «j'allai aux Tuileries, qui étaient ouvertes à tout le monde, à cause de la veille de la Saint-Louis, et du concert public. C'est une affluence et un coup d'œil superbe, et je vis, pour la première fois, toutes les chaises de la grande allée employées»¹⁸. Puis, le 5 juin 1775, «la grande sécheresse subsistant, je jouis un moment de Paris, que je voyais si rarement avec la verdure. Je fus charmé de l'avancement des nouveaux boulevards, de trouver l'école militaire et ses superbes allées de tous côtés entièrement finies. Je parcourus avec admiration les Tuileries, la nouvelle place, et étant entré dans le cours, dont les arbres marquaient déjà bien»¹⁹. Rédacteurs intéressés par la ville, ces nobles (soulignons également René-Louis de Voyer d'Argenson et Charles Philippe d'Albert de Luynes)²⁰, appartiennent à un monde dans lequel la promenade est toujours pratiquée comme rituel collectif, c'est-à-dire conçue comme un processus de distinction sociale qui passe par le voir et l'être vu²¹.

¹⁵ M. P. Dion, *Emmanuel de Croÿ, 1718–1784, itinéraire intellectuel et réussite nobiliaire au XVIII^e siècle* (Bruxelles, 1987).

¹⁶ Croÿ, *Journal inédit*, 2: 63.

¹⁷ *Ibid.*, 2: 77.

¹⁸ *Ibid.*, 2: 100.

¹⁹ *Ibid.*, 3: 166.

²⁰ René-Louis de Voyer d'Argenson, *Journal et mémoires du marquis d'Argenson, publié par E.-J.-B. Rathery* (Paris, 1859); Charles Philippe d'Albert de Luynes, *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV (1735–1758)*, 17 tomes (Paris, 1860–65).

²¹ Voir à ce propos Laurent Turcot, «La promenade de civilité», chap. 1 de *Promeneur à Paris*, 25–90.

D'autres auteurs n'appartenant pas à la noblesse s'emparent de cette manière de raconter le quotidien. Dans son *Journal*, Jean Buvat écrit: «on a pris soin de rapporter dans ce journal tout ce qui s'est passé de plus considérable chaque jour à peu près»²². Celui qui, de son état, occupe la charge de copiste de la Bibliothèque du roi entend se livrer à une chronique de la vie parisienne de son époque. Les années couvertes par l'auteur vont de septembre 1715 à décembre 1723. Le *Journal* est essentiellement, comme l'ont montré nombre d'historiens²³, un récit politique du Paris de la Régence. S'il se fait un rapporteur intéressé des faits et gestes de la famille royale, Buvat mentionne peu leurs promenades. En juillet 1716, il note toutefois que «le Roi se promena dans Paris, fit le tour de la place des Victoires et de la place Royale»²⁴. Les promenades publiques sont citées dans le cadre d'événements dignes d'être rapportés, ainsi la visite du tsar, en mai 1717, qui va «se promener au jardin des Tuileries, et l'après-dîner [va] voir l'hôtel royal des Invalides, où il fût reçu par tous les vieux soldats», l'année suivante, c'est «la symphonie [qui] se fit aux Tuileries, avec un applaudissement général de tous les spectateurs qui remplissaient le jardin»²⁵.

Le rédacteur porte un regard intéressé sur le construit urbain et révèle un intérêt pour les changements qui s'opèrent dans la cité. Sans faire de cette démarche une entreprise systématique d'annotation, il relate quelques constructions et destructions. En février 1716: «plus de trois cents ouvriers étaient occupés aux réparations du quai des Orfèvres, à Paris, avec des fascines, de la terre et du moelon depuis le commencement de février»²⁶, en mai 1719: «on employa pour lors un grand nombre d'ouvriers pour rétablir le quai, depuis la Samaritaine du pont Neuf jusqu'au Balcon de la Reine du vieux Louvre»²⁷. Le caractère trop parcellaire des informations fournies par Buvat, l'intérêt limité qu'il porte aux promenades, mais aussi les explications peu développées de ses usages de la ville, limitent forcément le lien que l'historien peut tracer entre le rédacteur et la ville.

Mathieu Marais, avocat au Parlement de Paris, est plus loquace. Fils d'un procureur au Châtelet, il s'intéresse particulièrement aux

²² Jean Buvat, *Journal de la Régence (1715–1723)*, publié par Emile Campardon (Paris, 1865), 210; Bibliothèque Nationale de France (BNF), manuscrits français 10281–84, *Mémoire pour servir à l'histoire, ou journal de ce qui s'est passé de plus considérable pendant la régence de feu Monseigneur le duc d'Orléans, depuis le 2 septembre 1715 jusqu'à la mort de cet illustre prince qui arriva le 2 décembre 1723*, 4: 2229.

²³ Arlette Farge, *Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIIIe siècle* (Paris, 1992), 28–31; Patrice Péveri, «Cette ville était alors comme un bois . . . Criminalité et opinion publique à Paris dans les années qui précèdent l'affaire Cartouche (1715–1721)», *Crime, histoire et sociétés* 1 (1997): 51–73.

²⁴ BNF, manuscrit français 10281.

²⁵ Ibid.

²⁶ Buvat, *Journal de la Régence*, 119.

²⁷ Ibid., 395.

affaires du Parlement. La rédaction de son *Journal et mémoires* n'est pas aussi systématique que celle de Buvat: les entrées, au fil des années couvertes (de 1715 à 1727), n'étant pas régulières. Emule de Pierre de L'Estoile, duquel il se réclame²⁸, Marais offre à lire un espace urbain dont les lieux sont occupés par les bourgeois et le peuple. Le chapelet des processions qui se font dans la ville rythment l'écriture, avec, en sus, une description rapide de la foule qui y participe. Le rédacteur se fait le truchement du calendrier parisien, évoqué par les fêtes, illuminations et feux: «le feu a été tiré aux Tuileries. Il a été trouvé très-beau; il a duré trois quarts d'heure, et il y a eu un monde infini; mais on ne s'y est pas étouffé, comme l'année passée, quoique ce soit l'année des étouffés»²⁹.

Pour la promenade, seule la famille royale permet de parler des lieux où elle se déroule. En juillet 1720: «le Roi a créé un régiment de tous les jeunes seigneurs qui sont auprès de lui. Il est distribué en quatre compagnies, qui montent et descendent la garde tous les soirs, après l'étude de S.M., sur la terrasse des Tuileries. Le Roi lui a donné le nom de Royal-Terrasse»³⁰. Il lui arrive de parler du jardin des Tuileries quand le roi n'y est pas, mais toujours le lieu est associé à la société de bon ton: «On a vu à l'Opéra et aux Tuileries des habits d'un goût nouveau. Ils sont tout brodés de nœuds de soie, que les dames ont fait tout cet hiver pour les hommes. Il y en a de toutes couleurs; les vestes et les bas sont brodés de même» et encore «toutes les femmes ayant recommencé à porter aux Tuileries et aux spectacles des robes d'indienne, quoique cent fois défendues, il a fallu renouveler les défenses par un arrêt du 5 juillet, dont on se moquera dans trois mois»³¹. Le regard sert à décrire et expliquer les menus événements de Paris.

D'autres journaux, moins connus, méritent d'être signalés pour une meilleure compréhension de l'importance de ce type de journal dans le Paris du XVIIIe siècle. Les bibliothèques parisiennes regorgent de manuscrits apparentés à des journaux, seulement, dans plusieurs cas, nous ne connaissons ni l'auteur, ni la provenance, ni encore moins le but de la rédaction.

François Quetant³² transcrit, dans un petit in-octavo de 350 pages

²⁸ Le 11 mars 1721 cite un extrait du «journal de Henry 3», BNF, manuscrit français 25002, fol. 54.

²⁹ Ibid., 26 août 1720.

³⁰ Mathieu Marais, *Journal et mémoires de Mathieu Marais, avocat au Parlement de Paris, sur la Régence et le règne de Louis XV (1715–1737): Publ. pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale . . . avec une introd. et des notes par M. de Lescure* (Paris, 1863), 318.

³¹ Ibid., 477.

³² Auteur peu connu, ayant réussi à quelques reprises à faire jouer ses pièces à la Comédie-Française. Le 29 juin 1776, l'auteur parle de la «représentation a la cour Neuve de l'Embarras du Moment en un acte du dormeur éveillé en 4 acte avec beaucoup de succes s'il faut s'en rapporter»,

(*Mémorial pour les années 1775–1778*) relié en peau de veau avec une table alphabétique, son quotidien et celui de Paris. L'auteur s'intéresse à tout—exécution publique, prix des denrées alimentaires, course de chevaux, revue militaire, promenade de la famille royale—mais de façon extrêmement ponctuelle. Puisqu'il effleure chaque sujet très rapidement, sans réflexion ou description détaillée, nous ne pouvons, à aucun moment, mettre en relief un thème ou un autre. Son écriture devient plus appliquée et les thèmes plus diversifiés à partir de mars 1776, quand il écrit: «j'ai commencé aujourd'hui à prendre les leçons de M. Roberts pour la langue Angloise»³³. Dès lors, les relations d'événements (surtout ceux qui font partie de la vie la plus ordinaire qui soit) sont consignés dans la langue de Shakespeare. En mars 1777: «Last Tuesday 25. conversation after diner in a walking with M. Martin»³⁴ et en mai «after dinner I met with the sun in the Thuilleries and declared to him my thought to withdraw from the house he gave me confort and constructed me not to let me get over by a too strong sensibility»³⁵. Chaque mois, entre 1777 et 1778, sont rapportés au moins un, quand ce n'est pas deux ou trois, repas sur la promenade des anciens remparts: «To Dine on the Boulevard»³⁶. Le boulevard est le terrain par excellence du rédacteur pour faire acte de sociabilité. Il y défile fréquemment, profitant des théâtres, limonadiers et cafés. Le compte qu'il tient de ses dépenses, à la fin de l'ouvrage, montre bien que sa présence est soutenue.

Les mêmes nuances peuvent être apportées pour le *Journal d'un Parisien anonyme*, conservé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, couvrant les années 1777 à 1784 et 1787³⁷. L'auteur, de toute évidence un musicien ou un compositeur amateur³⁸, note brièvement, la plupart du temps dans un style concis et sec, un bon mot, une aventure dont il a été témoin ou encore une simple liste des endroits visités, ainsi: «Boulevard Thuilleries champs Elisés, parfait exercice»³⁹. Les relations d'événements sont rarement détaillées, le journal semble plu-

sa pièce. La liste des acteurs est donnée plus loin; pour l'auteur, c'est le nom de François Quétant qui apparaît. BNF, Nouv. Acq. MS 4444, *Mémorial pour les années 1775–1778*, fol. 137.

³³ Ibid., fol. 69.

³⁴ Ibid., fol. 76.

³⁵ Ibid., fol. 127.

³⁶ Ibid., fol. 319.

³⁷ Acquis par la Bibliothèque historique de la ville de Paris (BHVP) en mai 1910, acheté à un certain Desvouges (ou Desbougues) pour onze mille francs. Michèle Vasseur-Despoux, *Bibliothèque historique de la ville de Paris*, tome 59 de *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1975).

³⁸ En janvier 1781 «Mr le Duc de Chartres donne a souper a son père dans un jardin d'hyver, les fleurs les arbres de toute espèce des allées des eaux un climat tempéré par la chaleur des poëles qui ressembloit au printemps on soupa dans une grotte charmante avec ma musique». BHVP, MS 697, *Journal d'un Parisien anonyme*, fol. 90.

³⁹ Ibid., fol. 130.

tôt un vade-mecum qu'autre chose. Parfois, la plume est moins lourde et esquisse rapidement une image de la ville: «retour par les Champs-Élisées, je consentis qu'on ne pouvoit s'accoutûmer a une autre ville par la variété du tableau des nouvelles qu'offroit paris continûellement»⁴⁰. Les pronoms personnels définissent, organisent et fondent le récit: «Voyage de Paris avec les ministres étrangers et nous dinames gaiement a table d'hote rue du Colombier, nous vîmes à la foire un géant de 18 ans, un enfant de 3 ans élevé sur une corde monte dans la brouette et suivi par un perroquet; un Turc qui portoit 6 personnes» ou encore «Etablissement de deux lanternes dans ma rue»⁴¹. Comme le *Mémoire* de Quétant, l'intérêt porté aux promenades publiques, indéniable, s'insère dans une mise en récit de l'ordinaire de la vie du bourgeois.

Les journaux de la noblesse parisienne sont loin de constituer le panorama représentatif du genre au XVIII^e siècle. Toute une frange lettrée de la population, n'appartenant pas à la noblesse, utilise les mêmes procédés pour raconter leur univers et leur quotidien. Dans le cas qui nous intéresse, faire correspondre histoire urbaine et histoire littéraire, il convient de jeter notre regard sur un texte plus volubile, celui d'Edmond-Jean-François Barbier. Cependant, les influences ici évoquées montrent qu'il ne s'agit pas d'un exemple isolé⁴². D'ailleurs, la manière dont est abordée la promenade est souvent dans le cadre de défilés royaux et mondains; rarement le rédacteur fait place à ses méthodes d'exploration de la ville. A Barbier de faire sa place.

Un homme et son journal

L'homme qu'est Barbier est moins connu que ses œuvres. Si depuis la première publication de son journal, entre 1847 et 1856, les historiens ont su utiliser cette source comme un témoignage ordonné et détaillé, l'intérêt pour son auteur n'a pas été aussi soutenu⁴³. Cette attitude tend pourtant à changer⁴⁴. Charles Aubertin, en 1889, écrit que «Barbier est très-sobre et très-réservé en ce qui le concerne personnellement [...] il fait le Journal de tout le monde, excepté le sien»⁴⁵. Cette absence, ou

⁴⁰ Ibid., fol. 9.

⁴¹ Ibid., fols. 114–16.

⁴² L'autre exemple le plus évident, qui vient d'ailleurs de faire l'objet d'une édition scientifique, est le journal de Siméon-Prospér Hardy, *Mes loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance (1753–1789)*, dir. Daniel Roche et Pascal Bastien (Québec, 2008).

⁴³ Deux articles sont cependant à relever: A. P. de Barante, «A propos du Journal historique de l'avocat Barbier», *Études historiques et littéraires* 1 (1858): 189–205; et Ludovic Lalanne, «Observations sur le Journal de Barbier», *Bibliothèque de l'École des Chartres* 9 (1849): 172–200.

⁴⁴ Hugues Lécharny, «Edmond-Jean-François Barbier: Un chroniqueur parisien au siècle des Lumières—Analyse d'une chronique et d'une mise en représentation du réel» (thèse de doctorat, EHESS, 1994). Voir également Pascal Bastien, *L'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle: Une histoire des rituels judiciaires* (Seussel, 2006).

⁴⁵ Charles Aubertin, *L'esprit public au XVIII^e siècle: Études sur les mémoires et les correspondances politiques de contemporains (1715–1789)* (Paris, 1889), 173.

devrais-je plutôt dire cette mise à l'écart, du récit de son existence dans son *Journal* n'a pas contribué à rendre à l'homme une place digne de son rang dans une société qui l'a défini et permis de réaliser son œuvre. Quelques généralisations sont souvent d'usage et marquent d'un sceau universel sa personnalité: «Barbier [...] c'est le vrai bourgeois du XVIIIe siècle, c'est lui qui représente le plus fidèlement, avec son mélange de bien et de mal, le juste milieu de l'esprit français. Le fond de cet esprit est la liberté prudente et la sagesse égoïste»⁴⁶ ou encore, plus imagé: «c'est un M. Jourdain de la philosophie qui fait du voltairianisme sans le savoir»⁴⁷.

Il est aujourd'hui possible de donner des indications biographiques sûres qui peuvent contextualiser la valeur et le rôle des écrits et de l'homme⁴⁸. Edmond-Jean-François Barbier naît à Paris, dans la rue Galande, près de l'animation de la Place Maubert, le 16 janvier 1689. Sa famille, depuis maintenant deux générations, fournit des avocats au Châtelet. Le 30 juillet 1708, Edmond-Jean-François se fait inscrire au tableau de l'ordre, mais ne plaidera jamais. Le caractère de sa profession, avocat recevant dans son bureau, rue Galande, ne fait pas de lui un habitué du Palais et du prétoire. Plutôt que s'exercer à des joutes oratoires, il propose ses conseils aux gens en procès, occupation professionnelle qui fonde un rapport étroit avec la population parisienne. Sa profession l'amène également à s'intéresser particulièrement aux affaires du Parlement, il en discute et disserte au fil des pages de son *Journal*. D'ailleurs, après les années 1750, son intérêt se concentre principalement sur ces événements politiques, au détriment des multiples faits de la vie ordinaire. Plutôt que de voir dans son écriture un paragon du «bourgeois» comme l'affirme Charles Aubertin, avançons plutôt la notion d'homme lettré qui est au courant des grands événements politiques de son époque.

Le journal évoque les affaires propres au royaume (guerres, paix, batailles, etc.), les rumeurs qui se propagent et s'entendent dans la ville ou encore les récits détaillés des faits et gestes de la famille royale et des princes de sang. Il semble bien, d'après le style et les documents retrouvés avec le manuscrit, que l'écriture se fasse sans réflexion préalable et d'un seul jet, d'où les multiples répétitions⁴⁹. Le rythme des nouvelles est, la plupart du temps, hebdomadaire. Bien sûr, les grands événe-

⁴⁶ Ibid., 177.

⁴⁷ Ibid., 187. Voir également L. Claretie, «L'avocat Barbier et son journal», *Grande revue* 9 (1899): 152-86.

⁴⁸ Arnaud de Maurepas, «L'œil, l'oreille et la plume: La sensibilité testimoniale dans le journal de Barbier (1718-62)», *Histoire, économie et société* 10 (1991): 491-503; Lécharny, «Edmond-Jean-François Barbier», 20-56.

⁴⁹ Lécharny, «Edmond-Jean-François Barbier», 32-37.

ments amènent le rédacteur à rédiger quotidiennement les rebondissements de ces affaires, ainsi la banqueroute de Law, l'affaire Cartouche ou la querelle du refus des Sacrements. Les relations rassemblent, généralement, quatre à cinq journées en moyenne.

Si les jours ne sont pas précisés systématiquement, les mois le sont. Ce cadre mensuel devient le marqueur chronologique qui structure le récit. Les quarante-six années couvertes par Barbier, avec des lacunes pour 1719, 1736 et 1739, montrent l'ampleur de la tâche. Dans une recension quantitative effectuée, toujours un peu difficile à réaliser par la division aléatoire de l'auteur, près de dix mille nouvelles ont été dénombrées, la plupart appartenant au politique et religieux, dont les exécutions publiques, les enlèvements d'enfants en 1750, l'attentat de Damiens ou encore les billets de confessions. Autant de domaines qui ont suscité l'intérêt des historiens⁵⁰. L'approche thématique dans l'historiographie est de rigueur. Il existe cependant des études sur la matérialité et la forme du *Journal*⁵¹.

Une chronique des promenades royales

Premier grand thème qui structure et définit le *Journal* de Barbier: la chronique des faits et gestes de la figure royale et des individus qui gravitent autour. La bourgeoisie parisienne est abreuvée par la presse de la vie du roi et de la reine. Cette source d'information est sans doute une des premières bases à partir desquelles Barbier prend connaissance de ce qui se passe dans la ville et le royaume. Sa conception de la promenade se modèle donc en fonction de ces impératifs. Elle est une parade réalisée par la Couronne et l'aristocratie parisienne, elle répond au rituel de la civilité, donc promenade de civilité.

La promenade parisienne fait partie des divertissements royaux (bals, illuminations, entrées, etc.). Pourtant, en quarante-six ans, le rédacteur ne mentionne que trente-cinq fois les promenades. En y ajoutant les relations de Barbier des entrées d'ambassadeurs ou de personnages importants des royaumes étrangers, au cours desquels le jardin des Tuileries ou le Cours-la-Reine sont visités, une cinquantaine de mentions sont à relever. Le peu de notations est contrebalancé par leur signification. En effet, Barbier ne se contente pas de quelques lignes, mais s'étend sur plusieurs pages (la plus longue relation en fait une dizaine). L'importance symbolique qu'occupent les promenades

⁵⁰ Voir, entre autres, M. Nicolas, «La requête sur les billets de confession et le *Journal* de l'avocat Barbier (1752)», *Bulletin de la Société d'Histoire de Paris* (1858): 5–8; Arlette Farge et Jacques Revel, *Logiques de la foule: L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris 1750* (Paris, 1988); et Pascal Bastien, *L'exécution publique à Paris au XVIIIe siècle* (Seysssel, 2006).

⁵¹ Maurepas, «L'œil, l'oreille et la plume».

royales dans le *Journal* montre l'importance des signes de la déambulation royale. La présence royale confirme la prédominance de certains lieux sur d'autres, comme elle met en scène des sociabilités de convenance, d'honnêteté et d'élégance.

Le 4 octobre 1728, la venue de la reine à Paris est longuement décrite. Après avoir assisté à la messe à Notre-Dame et s'être rendue à Sainte-Geneviève, la reine va au Cours où nombre de personnes en carrosse l'attendent pour l'apercevoir et lui faire leurs compliments. Le jardin des Tuileries est visité, «la terrasse des Tuileries étoit pleine de monde»⁵². Barbier suit la reine: «pour aller à Sainte-Geneviève, elle a passé dessous le Petit-Châtelet, la rue Galande et la Montagne-Sainte-Geneviève. Il y avoit de même, à Sainte-Geneviève, des gardes du corps et des Cent-Suisses». Le but de l'auteur est simple: «comme je ne cherchois qu'à l'envisager personnellement, j'ai gagné la porte avec un officier pour être à sa portière». Enfin satisfait, Barbier rapporte ce qu'il a observé: «pour sa personne, elle est petite, plus maigre que grasse, point jolie sans être désagréable, l'air bon et doux, ce qui ne donne pas la majesté requise à une reine». En septembre 1730, c'est à Versailles qu'il se rend pour «envisager» la reine une nouvelle fois: «la veille, j'étois à Versailles, et j'avois vu la Reine, à sept heures, se promener dans les jardins»⁵³. En juillet 1744, c'est «M. le Dauphin [qui] a été se promener au petit Cours»⁵⁴.

Ces promenades sont synonymes de grande affluence dans les jardins, mais aussi d'une ambiance particulière qui fait de la déambulation un acte d'ostentation et d'exposition de la Couronne royale devant ses sujets. «Sur le soir, le Roi, la Reine, M. le Dauphin et madame la Dauphine et Mesdames de France se sont promenés dans le jardin des Tuileries, en trois bandes séparées pour faire diversion; toute la journée les cours et le jardin n'ont été qu'une affluence étonnante de monde de toute espèce; il n'est pas possible de marquer plus de joie et plus d'empressement pour voir le Roi et la Cour»⁵⁵. Le 27 juin 1747, la seule présence de la dauphine ameut promeneurs mondains et courtisans:

après son dîner et son jeu, sur les sept heures du soir, elle est descendue dans les jardins des Tuileries. [...] il y avoit une affluence de monde très-considérable, qui formoit le plus beau et le plus singulier spectacle qu'on puisse imaginer; après quoi elle s'en est retournée à Versailles, en passant par le Petit-Cours qui étoit aussi plein de monde. Son cortège étoit de cinq ou six carrosses à huit et

⁵² Barbier, *Chronique de la Régence*, 2: 50 (oct. 1728).

⁵³ *Ibid.*, 2: 125 (sept. 1730).

⁵⁴ *Ibid.*, 3: 525 (12 juillet 1744).

⁵⁵ *Ibid.*, 4: 82 (9 sept. 1745).

six chevaux, avec quelques pages et gens à cheval et une douzaine de gardes du corps⁵⁶.

La promenade royale parisienne est un spectacle⁵⁷. La mise en scène est parfaite, réglée et définie par les regards d'admiration qui se portent sur les représentants de la Couronne, ou mieux, sur le roi lui-même. Quand cinq princesses de sang, «Madame Victoire, madame Infante, duchesse de Parme, madame Henriette et madame Adélaïde», visitent la capitale, le terme *défilé* est d'usage. Le jardin des Tuileries est le point culminant de ce spectacle. «Une grande affluence de monde»⁵⁸ venu spécialement «pour les voir» les considèrent, aux dires de Barbier, «comme des soleils». Pour contenter la foule, elles font «plusieurs tours dans le jardin» avant de reprendre leur carrosse, à l'entrée du jardin. De là, elles en profitent pour se montrer au «Cours, qui étoit ouvert et où les fiacres n'y entroient pas»⁵⁹. Pour bien montrer l'importance octroyées à ces invitées de marque, «il y avoit dans toute sa longueur deux files de carrosses bourgeois ou de remises, rangés pour les voir passer»⁶⁰.

Après le milieu du siècle, les affaires du Parlement monopolisent l'attention de l'avocat. Ses chroniques mondaines et royales se font plus discrètes, mais toujours aussi descriptives et riches en explications que celles déjà citées. Le 6 juillet 1761, ce sont toujours Mesdames Adélaïde et Victoire, accompagnées cette fois des princesses Louise et Sophie, qui offrent à la capitale le privilège de leur présence. L'itinéraire est minutieusement décrit, comme les lieux où elles se font voir: «Elles sont revenues à six heures et demie au petit-cours changer de carrosses et monter dans les beaux carrosses du roi, pour aller à la promenade des boulevards, dont elles avoient bien entendu parler, où elles ont eu un spectacle magnifique, et où il y avoit, de la part de la police et de M De Roquemont, commandant du guet, un ordre parfait, malgré l'affluence du monde»⁶¹. L'intérêt pour ces promenades se déplace. Les boulevards⁶² attirent et retiennent l'attention, mais les jardins publics, comme celui des Tuileries, occupent toujours la place de choix. Trois jours après ces demoiselles, le roi profite des charmes et attraits de ce

⁵⁶ Ibid., 4: 248 (27 juin 1747).

⁵⁷ A propos du spectacle de la figure royale, on peut consulter Jean-Marie Apostolidès, *Le roi-machine: Spectacle et politique au temps de Louis XIV* (Paris, 1981); Louis Marin, *Le portrait du roi* (Paris, 1981); et Frédérique Leferme-Falguières, *Les courtisans, une société de spectacle sous l'Ancien Régime* (Paris, 2007).

⁵⁸ Barbier, *Chronique de la Régence*, 4: 394 (sept. 1749).

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ibid., 7: 379 (6 juillet 1761).

⁶² Voir Laurent Turcot, «L'émergence d'un espace plurifonctionnel: Les boulevards parisiens au XVIII^e siècle», *Histoire urbaine*, no. 12 (2005): 89–115.

qu'il peut considérer comme «son jardin»: «aux tuileries, où il se promenoit et où il y avoit grand monde; on l'a aperçu, on a claqué des mains, ce qui a continué bien vite dans toute la grande allée. Le monde s'est amassé; on l'a suivi et entouré»⁶³. Ces comportements de la foule défilant au jardin public sont également ceux que l'on observe lors de la promenade aux boulevards, en novembre de la même année, de Mesdames Adélaïde et Victoire: «elles ont passé, à cinq heures après midi, par les boulevards et la place Louis XV, pour prendre des relais dans le petit-cours et aller tout de suite à Versailles; leur suite n'étoit pas considérable; il y avoit beaucoup de monde pour les voir passer comme à l'ordinaire»⁶⁴.

Peu probable est la présence de Barbier à ces événements, mais ce qu'il convient de souligner est l'importance qu'il accorde à ces types de déambulation qui marquent d'une pierre blanche la présence du souverain dans l'espace public, présence qui se définit comme forme de procession royale de la puissance de la Couronne dans la capitale. Parce qu'il associe la promenade à la figure royale, Barbier la conçoit comme un rituel de sociabilité mondaine. Il s'agit toujours de s'exposer afin de se faire voir à la promenade. Le récit de l'ordinaire de la vie royale n'est pas qu'une simple retranscription des informations contenues dans les périodiques consultés par le rédacteur, mais une sanction sociale à cette pratique collective qui définit les rôles qu'occupe chaque individu dans l'espace de la promenade. C'est probablement pour cette raison que l'auteur à aucun moment ne s'intègre dans le récit qu'il fait de ces événements. Ces formes déambulatoires servent la cause de la grandeur de la figure royale face aux personnages de première importance de la nation. Ces sociabilités sont les mesures des interactions sociales hiérarchisées.

Les promenades publiques

Les lieux de promenade ont leur «actualité». Entre les nouvelles modes qui s'y exposent, les aventures qui s'y déroulent ou encore les rumeurs qui s'y entendent, le jardin public présente de multiples fonctions qui font état de ses diverses utilisations. Barbier se fait le relais de ces usages. Le 1 septembre 1720: «ç'a été cette année comme toutes les autres la mode d'aller à l'Etoile se promener pour voir le retour de la foire de Bezons»⁶⁵, alors que l'année suivante: «la mode, cet été, est d'aller promener la nuit aux Tuileries. Toutes les petites maîtresses y vont, et cela

⁶³ Barbier, *Chronique de la Régence*, 7: 379 (6 juillet 1761).

⁶⁴ *Ibid.*, 7: 415–16 (nov. 1761).

⁶⁵ *Ibid.*, 1: 66 (1 sept. 1720).

devient un rendez-vous général»⁶⁶. Est ici donné l'engouement suivi par l'ensemble du public de la promenade. Si le terme de *chronique royale* s'applique aux déambulations du roi, celui de *chronique du Tout-Paris* peut qualifier ces relations qui mettent en place une carte de l'espace parisien sur laquelle peuvent se lire les lieux les plus considérés et les plus fréquentés.

L'importance du jardin des Tuileries et du Cours-la-Reine pour la définition du rituel est la ligne directrice du *Journal* pour les trente premières années. Bien que le jardin du Luxembourg soit plus près de son domicile, Barbier mentionne davantage les Tuileries. Sur les quatorze fois qu'il évoque le jardin des Tuileries, il rappelle toujours le caractère mondain qui définit la promenade, où l'on va voir et se faire voir, comme un grand bal des sociabilités. En 1732 il écrit: «la terrasse des Tuileries étoient pleine de monde»⁶⁷, tandis qu'en 1745 il rapporte que «les cours et le jardin n'ont été qu'une affluence étonnante de monde»⁶⁸.

L'auteur cherche avant tout à évoquer le beau monde: «il faisoit fort beau ce jour-là; en sorte que tout Paris étoit dans les promenades, ou hors de la ville»⁶⁹. Dix-huit fois le Cours-la-Reine est cité. Systématiquement Barbier évoque le concours étonnant des carrosses et va même jusqu'à se moquer des gens qui doivent défiler à pied: «les bourgeois étoient obligés de descendre à pied dans la crotte, ce qui en fit revenir une partie, surtout pour les femmes et c'étoient les plus sages»⁷⁰. Ces promeneurs n'ont d'existence que par leurs rassemblements. Le regard que porte le rédacteur sur ce défilé reste dans le domaine de la description et de l'acceptation du rituel, mais commence à se teinter d'une curiosité propre à un observateur scrupuleux.

En juin 1753, Barbier fait état du changement de mode qui s'opère chez la population parisienne, les boulevards obtiennent les faveurs, mais, note-t-il, «elle fait tort à la promenade du bois de Boulogne, qui depuis plusieurs années, étoit fort fréquentée le dimanche»⁷¹. L'avocat porte ce jugement en ce qui concerne ses expériences personnelles, mais surtout son quotidien. En effet, Barbier possède une petite dépendance au château de Madrid, où il passe fréquemment les dimanches et les fêtes. Il devient un observateur de choix des chasses faites par le roi dans ce domaine et des intrigues qui s'y déroulent lors du passage de quelques grands du royaume. Il explique et confirme en 1723: «au

⁶⁶ Ibid., 1: 136 (juillet 1721).

⁶⁷ Ibid., 2: 258 (avril 1732).

⁶⁸ Ibid., 4: 82 (9 sept. 1745).

⁶⁹ Ibid., 1: 357 (mai 1724).

⁷⁰ Ibid., 4: 323 (nov. 1748).

⁷¹ Ibid., 7: 394 (15 juin 1753).

moyen de ma petite maison dans la cour du château de Madrid, moi et les autres qui y ont des logements [...] nous y avons été coucher la veille et l'on nous a même donné permission pour les dames d'aller en carrosses au rendez-vous de chasse», et en 1735: «une personne et moi, qui avons la jouissance, notre vie durant de petits bâtiments dans la cour, par brevet du Roi, moyennant finance donnée, nous dépendons à présent de mademoiselle de Charolois»⁷². Les critiques qu'il se permet de développer contre les boulevards sont en partie liées à la facilité qu'il avait de pouvoir profiter, en tant qu'observateur et non en tant que participant, du rituel. Ce n'est donc plus tant un rédacteur absent qui décrit qu'un intervenant qui évalue cette promenade en fonction de son implication.

Cette maison de campagne, à peu de distance de l'Abbaye de Longchamp, permet également une proximité physique avec une promenade qui s'y fait tous les ans. Initialement, la promenade est instaurée lors des Ténèbres de l'Abbaye, chantées par des pensionnaires de l'Académie Royale de Musique—c'est d'ailleurs pour cet événement que François Couperin composa ses trois fameuses leçons de ténèbres. La promenade, véritable point d'orgue du calendrier des divertissements parisiens, rassemble la fine fleur de la société parisienne. Barbier rapporte à plusieurs reprises des aventures qui s'y produisent. Si dans les premières trois décennies (1718–49) il n'en parle qu'à dix reprises, après 1750, il est presque systématique dans ses recensions: neuf mentions en treize années.

En avril 1742: «pendant la semaine sainte, il a fait extrêmement beau, ce qui a favorisé le concours ordinaire de tout Paris aux ténèbres de Longchamp, ou pour mieux dire, à la promenade dans le Bois de Boulogne»⁷³. Le 10 avril 1754 il y a «eu un concours étonnant de carrosses dans l'allée de Longchamp, au bois de Boulogne, sous prétexte des ténèbres de Longchamp, et beaucoup de magnificence, tant dans les équipages que dans les femmes qui y étoient. L'on se promenoit au moins à quatre files de carrosses»⁷⁴. Barbier s'intègre parfaitement au rituel du déplacement des corps lors de cet événement, il relate avec engouement toutes les nouveautés qui s'y observent. Dans ce registre, le rédacteur est ici partie prenante du rassemblement, car sa description sanctionne le «voir et être vu».

La chronique du Tout-Paris se double souvent de la description d'un luxe qui assure la démarcation sociale⁷⁵. Le 16 novembre 1721,

⁷² Ibid., 3: 18 (avril 1735).

⁷³ Ibid., 4: 342 (avril 1742).

⁷⁴ Ibid., 7: 23 (avril 1754).

⁷⁵ A ce propos, voir Philippe Perrot, *Le luxe, une richesse entre faste et confort, XVIIIe–XIXe siècle* (Paris, 1995).

il observe, au jardin du Palais-Royal, que «les seigneurs sont presque tous en habit de drap d'or ou d'argent. C'est la mode à présent»⁷⁶. Cinq ans plus tard: «j'ai vu dans le jardin du Palais-Royal M. le Comte de Charolois se promenant avec un habit d'un drap vert bordé d'or, et une petite veste blanche, et un couteau de chasse»⁷⁷. Le programme que Barbier s'est imposé (rapporter le plus fidèlement possible ce type d'événement) ne l'empêche pas de critiquer et de juger, comme nombre d'auteurs à cette époque⁷⁸, ses contemporains: «on ne s'aperçoit point de la misère à Paris où tout est d'une grande magnificence, en équipages et en habits, surtout les hommes, et ce luxe a pris dans tous les Etats»⁷⁹.

Un observateur et un nouvelliste aux promenades

En avril 1732, une aventure se déroulant au jardin des Tuileries peut nous renseigner sur le style de l'auteur, mais également sur la similitude entre son discours et ceux de ses contemporains. Cet événement pose la question de la nature du *Journal* et de la fonction qu'occupe son auteur. La description de Barbier d'abord:

Le 15, dernière fête de Pâques, il arriva une aventure aux Tuileries. Madame la Marquise de Resnel, femme de grande qualité, s'y promenoit le soir avec une autre dame et un monsieur. C'est une grande femme, maigre, un visage très-long et qui met effectivement extrêmement de rouge. Sa mine dans cet équipage parut extra-ordinaire au peuple, qui y étoit en grande abondance. Les premiers qui s'en aperçurent disoient: «Mais voilà une femme qui est comme un masque!» Cela donna curiosité à d'autres, qui entendirent cela. Une douzaine de personnes, qui s'avancèrent pour la voir, en attira bien d'autres, de manière qu'en un moment elle fut environnée de deux milles âmes, qui la suivoient et qui s'empressoient pour savoir ce que c'étoit. On lui conseilla et à sa compagnie de s'en aller. Cette populace la suivit avec huées jusqu'au Pont-Royal où étoit son carrosse. Quelqu'un alla se plaindre à M. Bontemps, gouverneur des Tuileries; il envoya quelque exempt pour démêler dans la multitude qui avoit été l'auteur de cette impertinence. On soupçonna un marchand orfèvre qu'on indiqua à tord et à travers; on le mit le lendemain en prison, et on l'en fit sortir deux jours après. Madame de Resnel en a été pour une scène très-désagréable. Encore, disoit-on, si cela pouvoit corriger les femmes de mettre tant de rouge. En tout

⁷⁶ Barbier, *Chronique de la Régence*, 1: 170 (16 nov. 1721).

⁷⁷ Ibid., 2: 437 (août 1726).

⁷⁸ A ce propos, voir Pierre Rétat, «Luxe», *Dix-huitième siècle*, no. 26 (1994): 79–88; et Dominique Margairaz, «La querelle du luxe au XVIIIe siècle», dans *Le luxe en France du siècle des Lumières à nos jours*, dir. J. Marseille (Paris, 1999), 25–37.

⁷⁹ Barbier, *Chronique de la Régence*, 4: 276 (avril 1741).

cas, c'est jouer de malheur. On est fait au rouge dans ce pays-ci, et pareille aventure n'est arrivée à personne⁸⁰.

Si dans cet extrait se lisent toute la vivacité d'esprit et le cynisme de Barbier, il est également possible de mettre le texte en lien avec un document policier, qui rapporte, la même année, une histoire qui ressemble étrangement à celle-ci. Ces «Gazetins de police» sont relativement bien connus des historiens⁸¹ et consiste en rapports, généralement anonymes, transmis par des espions de police au lieutenant général de police. Ils servent à informer les autorités des bruits et rumeurs de la ville⁸².

Dans un de ces rapports portant le titre «Nouvelles publiques depuis le dimanche 27 avril 1732 jusqu'au samedi 3 mai», l'auteur anonyme écrit:

On dit que dimanche dernier des jeunes gens insultèrent aux thuileries trois dames a cause quelles étoient magnifiquement habillées, scavoir Madame de Savalette, la mere femme du fermier général, sa fille mariée depuis peu a M. d. Courteuil maitre des requestes, neveu a defunt monsieur de saint contest conseiller d'Etat, et Mademoiselle Mazade fille d'un fermier général, mariée depuis peu a Monsieur de la Reiniere, fermier général, et ces jeunes gens crierent fort contr'elle en appellant madame Savalette, et sa fille Vendeuse de moultarde et madame de la Reiniere, on l'appella fille d'un laquay, ils les poursuivirent si vivement jusques a la porte du Carouzel que les Suisses furent obligés de fermer la grille de fer pour empêcher ces insolents de passer⁸³.

Je ne peux pas défendre la thèse que l'avocat de la rue Galande serait l'auteur de ces deux «rapports»⁸⁴. Le style, les informations et l'écriture opposent du tout au tout ces deux nouvelles. En revanche, ces deux récits qui se ressemblent en plusieurs points (racontant peut-être le même événement, de manières différentes) sont à même de confirmer qu'il existe dans ce Paris du XVIIIe siècle des informations relayées de bouche à oreille qui deviennent l'apanage du Tout-Paris.

⁸⁰ Ibid., 2: 258 (15 avril 1732).

⁸¹ Farge, *Dire et mal dire*, 37–41; Gilles Malandin, «Les mouches de police et le vol des mots: Les gazetiers de la police secrète et la surveillance de l'expression publique à Paris au deuxième quart du XVIIIe siècle», *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 42 (1995): 375–404. Voir également Frantz Funck-Bretano et Paul d'Estrée, *Les nouvellistes* (Paris, 1905).

⁸² On peut d'ailleurs lire, dans le descriptif du catalogue de la Bibliothèque de l'Arsenal (BA), où ils sont conservés, l'explication suivante: «quelques nouvelles à la main, où sont consignés au jour le jour les propos de la Cour et de la ville». Frantz Funck-Bretano, *Les archives de la Bastille*, tome 9 de *Catalogue des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal* (Paris, 1892).

⁸³ BA, MS 10161, fol. 229, «Nouvelles publiques depuis le dimanche 27 avril 1732 jusqu'au samedi 3 mai».

⁸⁴ Cette idée est suggérée mais non démontrée par Funck-Bretano et Estrée: «La Gazette de la Régence qu'a publié M. de Barthélémy [première édition du journal de Barbier au XIXe siècle] n'est qu'un écho des conversations du Palais-Royal» (*Les nouvellistes*, 202).

D'un autre côté, ce texte fournit un indice sur les méthodes d'investigation de l'avocat. On a très peu insisté jusqu'ici sur la possibilité que Barbier soit, à l'égal de nombre d'avocats ou de gens proches de la justice à l'époque, un nouvelliste soucieux de discuter et rapporter les événements politiques et religieux. La situation et les prises de position de certains nouvellistes, à l'égard des grands événements ou des changements politiques, sont d'ailleurs rapportées à plusieurs endroits dans le *Journal*. Barbier est-il un nouvelliste? un espion? Rien, à ce jour, ne nous permet d'abonder dans ce sens, mais la question mérite d'être soulevée. Voici quelques éléments qui donnent un peu de couleur à ces simples hypothèses.

En janvier 1719: «On ne parle plus de nouvelles dans les cafés, elles sont devenues trop sérieuses. Mais dans les maisons, on ne parle que de cela, et en bien des façons différentes, ainsi qu'il se pratique dans Paris. On nomme tous les jours des gens pris qui ne le sont pas»⁸⁵. Puis en avril 1722: «on ne veut pas qu'on parle dans les cafés. Effectivement, comme il n'y a que du mal à dire que tout le monde ressent, on se lâchoit un peu fortement dans les cafés de nouvellistes sur le gouvernement»⁸⁶. D'autres fois, c'est l'endroit d'où émane l'information rapportée qui suggère que les nouvellistes sont une source d'informations pour Barbier: «on parloit hier aux Tuileries»⁸⁷. En mai 1732: «les nouvellistes ont eu tout le temps ici de promener leur imagination sur ce que l'on fera ou ne fera pas, car vendredi et samedi, les choses sont dans le même état sans qu'il y ait rien de nouveau de la part de la Cour, où l'on a tenu sans doute de grands conseils»⁸⁸. Et en août 1742: «on continue d'inquiéter les nouvellistes dans les cafés ou dans les promenades publiques; et en effet il y a bien des gens mal intentionnés qui profitent de la disette des nouvelles, pour en annoncer de très-mauvaises pour la France»⁸⁹. A quelques reprises, Barbier signale même la morosité ambiante de ces rassemblements: «les grands nouvellistes de Paris sont très-embarrassés, n'ayant plus de nouvelles de guerres et celles de la paix étant très-secrètes»⁹⁰. Chose sûre, Barbier est curieux; il s'intéresse à un ensemble très divers d'informations, il traque l'information.

Les promenades publiques servent à discuter et critiquer. Le Palais-Royal⁹¹ constitue l'espace par excellence de cet «esprit public».

⁸⁵ Barbier, *Chronique de la Régence*, 1: 29 (jan. 1719).

⁸⁶ Ibid., 1: 214 (avril 1722).

⁸⁷ Ibid., 1: 289 (juillet 1723).

⁸⁸ Ibid., 2: 274 (mai 1732).

⁸⁹ Ibid., 4: 368 (août 1742).

⁹⁰ Ibid., 5: 299 (mai 1748).

⁹¹ Olivier Dautresme, «Du Palais-Cardinal à l'«enceinte magique»: La représentation du Palais-Royal dans les guides de Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles», dans *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle, villes, paysages, voyages*, dir. Gilles Chabaud et al. (Paris, 2000), 391-402.

La récente étude de Robert Darnton, visant à définir les avenues thématiques de l'opinion publique parisienne par une analyse des archives de la Bastille et des «Gazetins de police», confirme la fonction prépondérante des jardins publics comme espace de transmission orale de la rumeur⁹². D'ailleurs, une étude statistique que j'ai réalisée dans les archives des «Gazetins» montre que les jardins publics sont des terrains d'investigation privilégiés pour les espions de police. Ces derniers trouvent toujours matière à remplir leurs rapports de paroles, complots ou rumeurs sur le roi ou les ministres en parcourant les promenades publiques. Pour les années 1730 à 1732, sur les 146 rapports qui composent les Gazetins, 35 (24%) ont été spécifiquement retranscrits dans les jardins publics⁹³ (Tuileries, Luxembourg et Palais-Royal), tendance qui, pour 1733 et 1741, se confirme (25%).

Barbier signale la dimension politique dont peut se charger l'espace de la promenade. En août 1731, à la suite d'une histoire impliquant le recteur de la maison des Jésuites de Toulon qui aurait «subordonné une pénitente de dix-huit ans», l'avocat note qu'il se trouve «nombre de mémoires imprimés de part et d'autre [qui] se distribuent publiquement à la porte des promenades et des spectacles»⁹⁴. En juin 1758, il rapporte que le «mémoire de M. le maréchal d'Estrées, contenant des éclaircissements pour sa défense, [...] imprimé par la permission du roi [...] se vend publiquement à la porte des promenades ce 1er juin»⁹⁵.

Les promenades publiques ne sont pas uniquement des lieux enclins à exposer la richesse de la Couronne; elles sont désormais occupées également par des individus qui en font de véritables lieux de débats politiques où s'affrontent les idées. Espaces où l'opinion publique s'exprime dans une liberté toute relative (i.e., dans les Gazetins de police), les promenades subissent cette forme d'appropriation sociale qui transforme et définit les usages que l'on en fait. Le *Journal* de Barbier montre cette multiplicité des usages comme la pluri-fonctionnalité des promenades publiques.

⁹² Robert Darnton, «Public Opinion and Communication Networks in Eighteenth-Century Paris», dans *Opinion*, dir. Peter-Eckhard Knabe (Berlin, 2000), 149–230.

⁹³ «Le Beau temps commence à faire assembler les Nouvellistes dans les promenades publiques, et ils si entretiennent sur la différence qu'il y a entre les Peres de l'Oratoire et les Jésuites. [...] Ces Nouvellistes qui se promènent presentement au soleil, disent aussy qu'il n'y a plus de religion que les amis et les parents sont tout, et que le Pere Latour parent de Monsieur de Canet, s'est laissé corrompre par cette voye pour se conserver et rester en place». BA, MS 10161, fol. 131, «Nouvelles publiques depuis le dimanche 24 février 1732 jusques au samedy premier mars».

⁹⁴ Barbier, *Chronique de la Régence*, 2: 179 (août 1731).

⁹⁵ *Ibid.*, 8: 53 (juin 1758).

Les rythmes de la ville

Comme les chroniqueurs qui l'ont précédé, Barbier suit, avec une certaine régularité, les événements qui rythment le «calendrier de Paris». L'idée d'un calendrier n'est pas neuve. Pour le monde rural il est un référent culturel qui sert de base à la définition des pratiques sociales fixées, à la campagne comme à l'armée, par des cadres temporels. Qu'en est-il de la ville? Certes, il existe un calendrier urbain⁹⁶, divisé en saisons, mois, semaines, jours et heures qui infléchissent des actes, mais peu d'historiens ont réfléchi sur l'organisation possible d'un «calendrier parisien». Les heures des gagnes-deniers, décrotteurs, acteurs, curés, abbés et artistes sont autant de rythmes temporels qui se croisent et se chevauchent. Elles montrent la simultanéité des usages de la ville. Il n'existe pas de calendrier unifié des heures de la ville, mais un ensemble de pratiques, toutes déterminées par des cadres temporels pluriels qui forment ce qu'on nomme l'ordinaire du Paris de l'Ancien Régime. Il est toutefois possible d'évoquer quelques grands événements qui marquent un temps dans ce «calendrier parisien».

Les foires et les jours gras, avec le point culminant que représente le Carnaval, sont deux moments qui permettent à Barbier d'évoquer les manifestations urbaines en définissant le regard qu'il pose sur la ville. Le statut qu'il occupe ici dans son *Journal* tend à changer. De son rôle de rédacteur distant rapportant des nouvelles en dehors de son quotidien, il passe à celui d'un observateur curieux qui se positionne dans la ville. Peu à peu il se rapproche d'une transcription et de l'explication de ses modalités d'utilisations de l'espace. La promenade qu'il évoque se détache des référents culturels propres à la civilité.

Au début du XVIII^e siècle, deux foires brillent par leur constance et leur diversité, celles de Saint-Laurent et de Saint-Germain⁹⁷. Pour Barbier, la foire de Saint-Germain retient l'attention, sans doute à cause de sa popularité et de sa proximité à son logis. De 1720 à 1730, il en parle chaque année. Puis, le silence jusqu'en 1750. Ensuite, il la mentionne chaque année entre 1750 et 1754. Par cinq notations, Barbier parle des autres foires de Paris (Saint-Ouen, Bezons et Saint-Laurent). Autant de possibilités pour lui de faire l'état de ce qu'il y voit et des individus qu'il y observe. En mars 1721, il écrit:

⁹⁶ La plupart des études concernent les mesures physiques du temps. Jean Mascard, *L'heure à Paris* (Paris, 1907); David S. Landes, *L'heure qu'il est: Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne* (Paris, 1987).

⁹⁷ François Parfaict, contemporain des spectacles de foire, résume bien cette situation au début du XVIII^e siècle quand il dit que «de jour on diroit qu'elle n'est ouverte que pour le Peuple, qui y vient en foule; & la nuit, pour les personnes de qualité, pour les grandes Dames; & tous viennent là pour jouer et se divertir» (*Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire* [1743; réimp. New York, 1978], xxiv).

au commencement de la foire Saint-Germain, il y a eu une grande querelle entre les pages du Roi et de tous les princes du sang, contre les pages des seigneurs ambassadeurs et étrangers. Les premiers ne vouloient pas que les autres entrassent sur le théâtre des danseurs de corde. Il y eut un grand tapage; ils désarmèrent le guet; et pendant trois jours, ils étoient au nombre de deux cents, à se promener dans la foire avec des cannes. On a apaisé cela⁹⁸.

L'année suivante, cette même foire est «mal en pied» car «on a été les quatre premiers jours sans permission de toucher un cornet et des dés. Il n'y avoit des lumières que dans les cafés. Les marchands ont obtenu la permission de donner à jouer pour leurs marchandises seulement, mais sans parieurs; mais cela ne leur donne pas grand profit, d'autant que personne n'a d'argent pour acheter. Ces boutiques sont louées cher à cause du profit qu'ils faisoient sur le jeu, en argent»⁹⁹. Le regard que pose Barbier sur les foires est plus impliqué que celui qu'il jette sur les promenades royales.

Raconter les foires est une possibilité offerte au rédacteur de décrire les fonctionnements et les jeux de pouvoir qui s'y passent. En février 1723: «Mercredi, 3 février, il [M. d'Esclimont, prévôt de Paris] a été siéger au Châtelet pour recevoir l'invitation par M. le grand maître des cérémonies, au service de Madame Douairière à Saint-Denis. Après quoi, il est sorti pour aller faire l'ouverture de la foire Saint-Germain. Il marchoit dans la foire, et M. d'Argenson, lieutenant de police, disoit aux marchands ce qu'il falloit faire»¹⁰⁰. C'est pourtant l'extraordinaire qui attire l'œil, captive le regard, intéresse l'esprit et incite la plume à retranscrire. En mars 1730, Barbier raconte l'histoire de cette chienne qui, exposée à la foire, donne un spectacle pour le moins curieux:

le maître met les cinq cartes par terre dans l'ordre qu'il les a reçues; la chienne va prendre avec sa gueule une carte pour jouer, et si elle a un roi, elle ne joue pas une basse carte. Si la personne prend et joue une carte dont la chienne n'ait pas, elle tourne pour voir ce qui retourne, va prendre un atout, et coupe et prend le plus petit, si elle en a deux. Elle ne s'est pas démentie une fois pour jouer aussi bien qu'une personne. Tout Paris a vu cette chienne, et moi aussi. On croit, ma foi! qu'il y a un peu de magie dans ce fait-là! ¹⁰¹

Cette citation confirme bien que l'avocat ne se limite pas à décrire l'événement. Il se déplace et observe en personne. Il s'implique avec ses exclamations, ses prises de positions et son langage, notamment avec son «et moi aussi».

⁹⁸ Barbier, *Chronique de la Régence*, 1: 117 (mars 1721).

⁹⁹ *Ibid.*, 1: 191 (fév. 1722).

¹⁰⁰ *Ibid.*, 1: 253 (fév. 1723).

¹⁰¹ *Ibid.*, 2: 97 (mars 1730).

En revanche, la promenade doit toujours demeurer conforme à une certaine civilité. Elle répond à la visibilité et au prestige social. Si ces descriptions des foires s'articulent peu à peu sur une transcription de choses vues, et donc de l'utilisation de formes de déplacement qui s'apparentent à la promenade, Barbier considère que la pratique est à situer dans un contexte de sociabilité mondaine afin que celle-ci puisse véritablement être une promenade. A grand renfort de superlatifs et de qualificatifs, Barbier prend note du public qui s'expose dans les foires: «tous les petits-maîtres et petites-maîtresses d'épée, de robe et de finance [s'y pressent] c'est l'occasion de courir, ce qui est du bel air»¹⁰². La majorité des descriptions qu'il en fait vont dans ce sens. En août 1750, pour la foire de Bezons, il écrit que c'est «un jour marqué de promenade de Paris, [...] pour les gens à carrosse»¹⁰³. D'ailleurs, les descriptions faites des jours gras et du Carnaval insistent elles aussi sur les personnes dites «de qualité». La promenade est donc bonne pour la noblesse; ce que Barbier pratique est plutôt du type qui s'apparente aux déplacements curieux. Toutefois, par cette utilisation singulière du déplacement, il se promène, mais, en curieux.

Ce n'est qu'après 1732, et avec une régularité certaine (dix nouvelles jusqu'en 1754, et après cette date plus aucune mention), que ces festivités sont décrites. En 1732, Barbier commence par rappeler le caractère populaire du Carnaval: «cette année, le carnaval a été très-remuant à Paris, même dans le peuple». Cette phrase est pourtant la seule qui concerne le peuple, le reste du paragraphe n'étant que faits et gestes de la noblesse. Si Barbier signale le lieu ordinaire où la population parisienne vient s'ébattre au vu et au su de tout le monde, ce sont les carrosses qui sont décrits: «il y avoit dix ans que la porte Saint-Antoine étoit négligée; mais on n'y a jamais vu un concours de carrosses comme le mardi gras; les files étoient obligées d'aller jusque dans les allées de Vincennes»¹⁰⁴.

En mars 1737, c'est «le Roi et les autres [qui] vinrent à pied depuis la rue Saint-Nicaise jusqu'à l'Opéra» qui entretiennent la plume du rédacteur. Dans tous les cas, le peuple, défilant à pied, se voit taxé de «beaucoup de libertinage», car «la jeunesse [...] ne sait où aller»¹⁰⁵. Barbier se réjouit donc en 1752 de la défense de tous ces divertissements: «la police a empêché le peuple d'être en masque dans les rues»¹⁰⁶. En février 1754, relation est faite du Carnaval, cela résume les thèmes développés: «le carnaval a été plus brillant que les années der-

¹⁰² Ibid., 5: 458 (août 1750).

¹⁰³ Ibid., 5: 466 (août 1750).

¹⁰⁴ Ibid., 2: 252 (fév. 1732).

¹⁰⁵ Ibid., 5: 159 (fév. 1752).

¹⁰⁶ Ibid., 5: 162 (fév. 1752).

nières: les spectacles toujours pleins; le bal de l'Opéra, le lundi gras, a été plus beau et plus nombreux qu'il ne l'a été depuis longtemps. Il y a eu beaucoup d'assemblées, de danses particulières. Le dimanche et le mardi gras, il y avoit une très-grande affluence de carrosses à la porte Saint-Antoine»¹⁰⁷.

Dans le cadre de la description des jours gras et du Carnaval, le peuple aurait été susceptible d'apparaître au centre des préoccupations de Barbier, pourtant il n'en est rien. Si les chroniques royales et du Tout-Paris mettent en lumière la distance qui sépare l'auteur des individus participant à ces mises en scène, les manifestations populaires permettent à Barbier de critiquer et de juger pour se démarquer. Cette attitude, qui devient une posture intellectuelle, adoptée par l'avocat, définit le rapport qu'il entretient avec la ville: un rapport basé sur l'accumulation de récits qui ponctuent l'ordinaire de la ville qui le font se déplacer dans la ville.

Une ville qui se transforme, un rédacteur qui s'adapte

Un type de nouvelle dénote l'étonnement et le regard que porte Barbier sur sa ville: les récits de constructions. En rapportant les constructions, destructions, améliorations des bâtiments, monuments ou établissements divers, il se représente la ville. L'importance qu'il accorde aux transformations architecturales témoigne déjà de la vision du monde de l'auteur¹⁰⁸.

Vers les années 1740, le récit se charge de cette dimension nouvelle. Certes, le processus d'embellissement des villes, débutant précisément à cette période, est pour beaucoup dans l'intérêt de Barbier pour ces nouvelles constructions, mais le lien qui s'instaure entre le quotidien de l'auteur et les mutations urbaines est durable. Le regard qu'il porte ne vise plus simplement à expliquer et rapporter ce qui se passe, mais cherche dorénavant à fixer les limites des changements dont il est témoin. En avril 1738: «les plans et les marchés sont faits pour rebâtir la Chambre des Comptes; actuellement le grand escalier est déjà démolì. Cette architecture gothique avoit une antiquité respectable»¹⁰⁹. Les grands travaux le passionnent et lui suggèrent certains commentaires qui ne sont pas dénués d'intérêt: «on commence à travailler pour l'établissement de l'Ecole-Militaire; comme les fonds se font par M. Paris-Duverney, cela s'exécute; les plans et les marchés

¹⁰⁷ Ibid., 7: 12 (fév. 1754).

¹⁰⁸ A propos de cette idée, voir notamment Richard Wittman, *Architecture, Print Culture, and the Public Sphere in Eighteenth-Century France* (London, 2007).

¹⁰⁹ Barbier, *Chronique de la Régence*, 3: 129 (avril 1739).

sont faits. [...] On a fait des écuries très-considérables dans Vaugirard pour les chevaux et mettre tous les chariots; tout cela représente bien un établissement royal»¹¹⁰.

Après 1750, seize nouvelles concernent spécifiquement les nouvelles constructions. Toutes encensent les réalisations nouvelles. En juin 1753, ce sont les boulevards:

Comme M. le prévôt des marchands a fait assez bien accommoder les boulevards, que les contre-allées sont sablées, avec des bancs de pierre, et que l'allée du milieu est arrosée tous les jours pour préserver de la poussière les maisons voisines, ces boulevards font cet été la promenade de Paris qui est à la mode. Il y a, principalement les fêtes et dimanches, un concours étonnant de carrosses qui font cours en plusieurs files, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à celle du Pont-au-Choux. Il y a aussi, dans cet espace, plusieurs cabarets et des loges de marionnettes. Cela fait spectacle et presque foire. Et un grand monde à pied dans les contre-allées. Cette promenade est commode pour Paris; point de poussière et point de chemin à faire pendant la chaleur¹¹¹.

Toutes les grandes réalisations du milieu du siècle sont suivies par Barbier, celles de la Place Louis XV, en avril 1754 («le 22 de ce mois, M. le Prévôt des Marchands et les échevins ont posé la première pierre du piédestal de la figure équestre de Louis XV, que la ville de Paris fera poser dans l'esplanade au bout du jardin des Tuileries, ce qui s'est fait avec grande cérémonie. On y a mis des médailles d'or et d'argent»¹¹²), et de l'Église de Sainte-Geneviève («on va se préparer à bâtir entièrement l'église de Sainte-Geneviève, patronne de Paris, laquelle est en mauvais état»¹¹³).

Si l'événement crée l'intérêt, les constructions nouvelles dans la capitale, contrairement à la chronique royale et du Tout-Paris, font que le rédacteur entre en contact avec ce qui compose la ville. Seul son regard lui permet d'expliquer et de rapporter ce qui se passe. Très rarement, Barbier parle des modalités d'appréhension de l'espace. La promenade n'est pas explicitement définie comme le mode d'investigation de la ville. En février 1755: «on commence à travailler depuis quelques jours à un beau projet, au vieux Louvre, un des plus beaux morceaux d'architecture qui soit, dit-on, en Europe, à la colonnade, à l'entrée du vieux Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, laquelle se trouvoit entièrement cachée par les différents bâtiments qu'on a faits ou qu'on a laissé faire au pied de cette colonnade qui a une grande étendue en

¹¹⁰ Ibid., 5: 64 (juillet 1751).

¹¹¹ Ibid., 5: 394 (juin 1753).

¹¹² Ibid., 6: 22 (avril 1754).

¹¹³ Ibid., 6: 89 (déc. 1754).

largeur, jusqu'aux deux pavillons qui sont aux bouts»¹¹⁴. Les supports imprimés sont également une source d'information pour le rédacteur de telle ou telle transformation. En août 1760, Barbier raconte que «le bureau du domaine a rendu une sentence, au sujet de quelque alignement dans Paris, dont on s'est plaint au conseil, et l'on a obtenu arrêt qui a cassé la sentence du bureau du domaine»¹¹⁵ ou encore en septembre de l'année suivante: «le bureau de la voirie de Paris a obtenu une ordonnance des trésoriers de France, pour faire réformer toutes les enseignes, qui sont en très-grand nombre dans Paris, de manière qu'elles soient à quinze pieds de hauteur du pavé des rues»¹¹⁶. Ces récits de constructions montrent qu'il y a une sensibilité face à la transformation de l'espace qui traduit bien le lien qui s'instaure entre le rédacteur et l'espace urbain.

Une promenade dans la ville

Pour Barbier, l'observation sert à prouver sa présence, mais elle révèle également un mode d'appréhension de la ville qui se réfère à une méthode d'investigation rationnelle, dans laquelle la déambulation sert la cause de la recherche et de la consignation des menus événements de Paris (la curiosité que j'évoquais préalablement). Bien que peu présente dans l'œuvre ici étudiée (seulement trente nouvelles impliquant une promenade du rédacteur), cette transformation, plus que symbolique, fait écho des évolutions de l'utilité et de la fonction sociale de la pratique.

En septembre 1720, Madame Law, femme du célèbre financier, se promène à l'Étoile. «Tous les laquais et la populace, qui étoient à l'Étoile, ont commencé à dire c'est là la livrée de ce b. . . de gueux, qui ne paye pas les billets de dix livres! Et dans le moment ils ont pris des pierres et de la terre, en ont accablé le carrosse»¹¹⁷, raconte Barbier. Puis, il écrit: «j'étois à m'y promener pendant ce temps-là». La formule utilisée peut sembler simple, voire naïve, mais elle montre toute l'importance que Barbier accorde à l'acte testimonial. L'année suivante, les habitudes du rédacteur lui permettent de rendre compte de certains événements dont il n'aurait pas pu se faire le témoin s'il s'était contenté de lire journaux et gazettes:

Les charbonniers en corps ont été au Louvre avec des cocardes à leurs chapeaux et des tambours. En me promenant sur le quai de Conti, je les vis entrer à l'hôtel de Conti pour attraper sans doute

¹¹⁴ Ibid., 6: 125 (fév. 1755).

¹¹⁵ Ibid., 7: 279 (août 1760).

¹¹⁶ Ibid., 7: 401 (sept. 1761).

¹¹⁷ Ibid., 1: 71 (1 sept. 1720).

quelque argent. Ils avoient dans leur marche une brouette, dans laquelle il y avoit une autre femme à cheval, les jambes nues, en habit de toile, sans coiffure, et les cheveux tignonnés, la physionomie d'une femme ayant un seau de vin dans le ventre. Elle avoit l'air d'un diable; je la vis entrer sur son équipage dans l'hôtel de Conti¹¹⁸.

Plusieurs questions surgissent à la lecture de cet extrait. Pourquoi se promène-t-il et dans quel but? Est-ce que cette forme de déplacement montre des manières de parcourir et raconter l'espace urbain qui font de la promenade une méthode d'investigation et de découverte? Pour la première question, on suspecte fortement, à la lumière des thèmes ici présentés, les raisons qui l'y incitent: déambuler librement dans la ville à la recherche d'événements dignes d'être retranscrits dans son journal. La seconde question contient en elle-même les éléments de réponse, mais, encore une fois, la faiblesse quantitative nous permet de suggérer mais pas de confirmer cet état de fait. En revanche, chose sûre, l'introduction de ce type d'information (tant du point de vue de la forme que du fond) rend compte d'une évolution du caractère bourgeois et du genre du journal d'événement.

Certains lecteurs considèrent que Barbier ne se racontait qu'à travers les scènes qu'il aperçoit de sa fenêtre¹¹⁹: «j'ai vu passer sous mes fenêtres la charrette, mercredi matin, accompagnée de deux cents archers à pied, sans exagération, pour conduire rien»¹²⁰ et «c'est la mode à présent de prendre les voleurs aux flambeaux; en voilà deux qui passent devant ma porte à dix heures du soir; il y avoit à chacun deux douzaines de flambeaux»¹²¹. Il y a cependant une dynamique du déplacement, plusieurs formules en font état: «pour moi, je n'allai point à cette cérémonie. Les grandes fêtes donnent toujours des occasions: j'allai passer deux heures dans un fiacre bien fermé hors de Paris», écrit-il en 1721, ou encore «j'y passai trois heures de temps; quelque affaire m'y avoit plutôt conduit que la curiosité»¹²². C'est sa «curiosité» qui le pousse à rechercher à travers la ville la matière nécessaire pour écrire son *Journal*¹²³. En avril 1747: «on croyoit que le carrosse du Roi seroit en violet avec des clous bronzés en couleur d'eau; ce qui m'a donné la curiosité d'y aller; mais il étoit drapé de noir»¹²⁴.

¹¹⁸ Ibid., 1: 147 (4 août 1721).

¹¹⁹ Claretie, «L'avocat Barbier et son journal»; Nicolas, «La requête sur les billets de confession».

¹²⁰ Ibid., 2: 21 (oct. 1727).

¹²¹ Ibid., 1: 187 (jan. 1722).

¹²² Ibid.

¹²³ «Tout le monde, c'est-à-dire, du petit bourgeois, s'y va promener par curiosité». Ibid., 1: 49 (23 juillet 1720).

¹²⁴ Ibid., 4: 236 (avril 1747).

Promenade et observation sont deux dynamiques naissantes qui provoquent l'écriture. Lors des processions du jubilé d'avril 1751, Barbier se plaît à contempler les prêtres et les fidèles sous la pluie qui sont alors «mouillés jusqu'au os», en écrivant que cela était «divertissant à voir promener par les rues»¹²⁵.

Dernier thème véhiculé dans le *Journal*: la température. Du Sire de Gouberville à Pierre de l'Estoile, de Jean Buvat à Siméon-Prosper Hardy¹²⁶, les notations de la température, des chaleurs soudaines ou des refroidissements brutaux, font partie de cette catégorie d'informations qui se trouvent consignées dans la grande majorité des journaux d'événements. En revanche, si quelques études ont pu être conduites dans ce domaine¹²⁷, on ne peut espérer, pour le *Journal* de Barbier¹²⁸, donner une image claire et précise de la «météo» de l'Ancien Régime, si ce n'est, bien sûr, celle des grands bouleversements climatiques ressentis par tous et décrits par plusieurs (e.g., les grands froids de la fin du règne de Louis XIV). Les renseignements fournis sont trop partiels, d'autres diront futiles, pour espérer procéder à une mise en contexte historique de ces notations de l'avocat Barbier. Pourtant, ce choix de l'auteur est fondamental à la compréhension de son quotidien. Les informations délivrées dans le *Journal* ne sont pas aussi dénuées d'intérêt qu'il ne le semble à la première lecture.

La consignation de ces «événements» ne s'explique pas par la simple nécessité pour le rédacteur de noter le temps qu'il fait. A plusieurs reprises, la température implique un lien de causalité avec un autre événement rapporté. Dans le cadre de la présente étude, ont été relevés tous les événements où l'auteur parle de la température pour définir la praticabilité des voies de communication urbaine. Décrire la difficulté, ou au contraire la facilité, de marcher et rouler dans les rues montre une volonté de réfléchir sur le déplacement.

Le 22 mai 1724, un éclipse solaire se produit dans la capitale de «six heures cinquante-huit minutes du soir, et dura jusqu'à sept heures cinquante-quatre minutes. Il y avoit longtemps qu'on n'en avoit vu une pareille. Il faisoit fort beau ce jour-là; en sorte que tout Paris étoit dans les Promenades, ou hors de la ville»¹²⁹. Le caractère extraordinaire de l'événement est sans doute pour beaucoup dans ce déplacement général de la population parisienne. En janvier 1732, c'est le brouillard, d'une épaisseur jusque-là jamais égalée, qui occupe Barbier: «il fit le

¹²⁵ Ibid., 5: 44 (avril 1751).

¹²⁶ Voir Hardy, *Mes loisirs*, 2008.

¹²⁷ Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil* (Paris, 1967); Pascal Acot, *Histoire du climat* (Paris, 2003).

¹²⁸ L. Dufour, «Quelques événements météorologiques du XVIIIe siècle, d'après le journal de Barbier», *Ciel et terre* 80 (1964): 254-62.

¹²⁹ Barbier, *Chronique de la Régence*, 1: 357 (22 mai 1724).

soir un si affreux brouillard dans les rues de Paris que personne ne se ressouvenoit en avoir vu un de semblable. Les lanternes n'éclairaient pas et paroissent éloignées comme de petites étoiles; les flambeaux ne servoient presque à rien; les cochers ne voyoient pas leurs chevaux et ne savoient plus leur chemin». Barbier raconte: «pour moi, je sortis à huit heures du soir dans une chaise à porteurs; je ne pus jamais reconnoître aux maisons le chemin par où ils me menoient»¹³⁰. L'année suivante, cette fois au mois de février, les brouillards reprennent et la difficulté de se déplacer dans les rues est toujours d'actualité: «il a fait depuis les cinq heures du soir, un brouillard si épais et si noir qu'on ne voyoit point les lanternes allumées. Tout le monde, dans les rues, marchoit avec des flambeaux, des chandelles et bougies à la main. Encore avoit-on beaucoup de peine à retrouver son chemin et sa porte»¹³¹.

Les grands événements de la «météo» parisienne sont systématiquement notés avec leurs conséquences sur les lieux publics. En décembre 1740, «depuis plus de deux mois, il a plu considérablement dans la France, et même dans les pays étrangers»¹³². A Paris, les pluies provoquent un débordement de la Seine qui entraîne une inondation générale: «actuellement, jour de Noel, 25 de ce mois, Paris est entièrement inondé». Le rédacteur n'en reste pas cependant à cette simple notation, il donne la physionomie actuelle de la ville: «d'un côté, la plaine de Grenelle et tout le canton des Invalides, le grand chemin de Chaillot, le Cours et les Champs-Élysées, tout est couvert d'eau [...] la place Maubert, la rue de Bièvre, la rue Perdue, la rue Galande, la rue des Rats et la rue du Fouarre, c'est pleine rivière»¹³³.

Ces descriptions donnent à lire les espaces qui font le quotidien de Barbier. La «praticabilité des voies urbaines» est un critère légitimant la consignation de ces événements: «on ne sait plus même quel chemin prendre pour aller dans Paris en carrosse, d'autant plus qu'il y a des gardes qui empêchent de passer sur tous les ponts, qui sont couverts de maisons»¹³⁴. Il ne s'agit pas de théoriser les conditions de déplacement des Parisiens, mais de fournir, au regard de l'événement, les possibles usages de la ville. En janvier 1742: «comme il faisoit une gelée très-vive et que le pavé n'étoit pas praticable pour les chevaux, on a couvert de fumier haché le faubourg et la rue Saint-Antoine, et le reste de la route a été couvert de sable»¹³⁵. Ces informations restent des indices du rapport à l'espace singulier qu'entretient l'avocat.

¹³⁰ Ibid., 2: 239 (2 jan. 1732).

¹³¹ Ibid., 2: 397 (6 et 7 fév. 1733).

¹³² Ibid., 3: 241 (déc. 1740).

¹³³ Ibid.

¹³⁴ Ibid., 3: 243 (déc. 1740).

¹³⁵ Ibid., 3: 329 (jan. 1742).

Conclusion

Force est de constater que sur les sept volumes qui composent le manuscrit autographe, l'auteur s'immisce dans les événements qu'il rapporte. Edmond-Jean-François Barbier a une manière personnelle de ressentir la ville qui s'articule de plus en plus sur un fondement d'individualisation de l'espace, sans que celle-ci apparaisse clairement. Nous pouvons, en revanche, parler d'un observateur curieux qui tend à se rapprocher de la figure du promeneur que j'ai évoqué dans mon étude sur la question¹³⁶. Cette figure est aussi celle qui sera chantée par les grands flâneurs du XIXe siècle. Des textes comme «Le flâneur à Paris» et «Une journée de flâneur sur les boulevards du Nord», issus du recueil *Paris, ou le livre des Cent-et-Un* (1832–33); «Le flâneur», tiré du recueil *Les Français peints par eux-mêmes*, d'Auguste de Lacroix; et la *Physiologie du flâneur*, de Louis Huart¹³⁷ sont fortement marqués par cette idée de l'observateur curieux. Etre polymorphe, le flâneur a cette capacité de perfectibilité qui se présente comme une adaptabilité au monde environnant: «le flâneur est un être essentiellement complexe, il n'a pas de goût particulier, il a tous les goûts; il comprend tout, il est susceptible d'éprouver toutes les passions, explique tous les travers et a toujours une excuse prête pour toutes les faiblesses»¹³⁸. C'est un homme de lettres mis au service de l'observation rationnelle. De tout cela, Barbier n'est pas loin dans sa manière d'aborder et de vivre Paris en ce début du XVIIIe siècle. Dans une ville qui se transforme par le mouvement d'embellissement des villes, il répond dans une approche plus impliquée; il se doit d'être présent et de parcourir la ville pour s'en rendre compte, mais également pour accumuler tout ce qui compose la capitale.

¹³⁶ Turcot, *Promeneur à Paris*.

¹³⁷ «Le flâneur à Paris», dans *Paris, ou le livre des Cent-et-Un*, tome 6 (Paris, 1832); Amaury Duval, «Une journée de flâneur sur les boulevards du Nord», dans *Paris, ou le livre des Cent-et-Un*, tome 12 (Paris, 1833); Auguste de Lacroix, «Le flâneur», dans *Les Français peints par eux-mêmes*, tome 3 (Paris, 1841); Louis Huart, *Physiologie du flâneur* (Paris, 1841).

¹³⁸ Lacroix, «Flâneur», 67.

Copyright of French Historical Studies is the property of Duke University Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.